

les castors naissent des castors ; et jamais les savants ne pourraient former ni une feuille d'érable ni un simple poil de castor.

Les conditions d'existence de l'animal supposent en lui un principe non matériel de la vie, recevant des impressions et déterminant des mouvements ; mais cette âme de l'animal ne pense pas, ne réfléchit pas, ne délibère pas : elle agit sous l'influence de l'instinct dont l'a doué le Créateur ; il n'y a donc dans l'animal ni mérite moral ni démerite, ni par conséquent aucune raison de survivance pour âme non pensante.

Mais l'homme se présente avec une supériorité immense sur les animaux, et constitue à lui seul un règne à part : le règne intelligent ou raisonnable, et cela à cause de son âme faite à l'image de Dieu, capable de sentir et de vouloir, de connaître et de juger, de raisonner et de délibérer, de parler ; enfin de reconnaître et de chanter la gloire et la puissance du créateur de toutes choses. A. M.

SUCRERIE D'ÉRABLES. (Remède demandé)

Un de mes amis a une sucrerie, qu'il a exploitée avec avantage pendant longtemps. Depuis trois ans, cependant, il ne peut en retirer aucun profit, bien qu'il entaille ses érables comme par le passé, et qu'elles coulent autant que de coutume. Il lui est impossible de convertir cette sève en sucre. Les procédés qu'il emploie sont les mêmes qu'auparavant. Il a essayé de faire condenser l'eau par ses voisins de sucrerie, qui sont très-expérimentés et ils n'ont pas mieux réussi que lui ; l'eau se consomme, et le résidu, au lieu de venir en sirop, devient une espèce de sucre brûlé noir qui ne fait pas de grains.

Nous vous serions reconnaissants, si vous disiez, dans votre Journal, ce qu'il faut faire, et à quelle cause on peut attribuer ce changement opéré dans la sève de cette sucrerie.

Réponse. Nous ne voyons que l'acidité qui puisse ainsi empêcher le sucre de se faire. Examinez scrupuleusement les auges, les seaux, les réservoirs et absolument, tous vos vaisseaux. Vous y trouverez probablement la cause de votre difficulté.—Nous prions ceux qui peuvent aider à la solution de cette question, de bien vouloir nous en écrire.—

G. L., ST. IRÉNÉE.

P. S.—Cette réponse ayant été transmise à notre correspondant, par la poste, il nous écrit qu'en effet tous les vaisseaux employés dans cette sucrerie sont en bois, qu'ils sont vieux et qu'il est évident qu'ils sont imprégnés d'eau qui est devenue sure.

La Fête des Arbres.

Au sujet de la fête des arbres, plusieurs journaux, entre autres la *Minerve* et la *Gazette des Campagnes*, ont déjà donné des instructions sur la manière de faire les plantations avec succès.

M. Perreault, dans la *Minerve*, conseillait de prendre dans la forêt des arbres de 12 à 15 pieds, et de leur couper toutes les branches, c'est ainsi qu'on le pratique à Paris, ajoutait-il.

Je préfère le procédé de la *Gazette des Campagnes* qui veut qu'on prenne des arbres beaucoup moins forts. La reprise, dans le dernier cas, est beaucoup plus facile et la croissance aussi beaucoup plus prompte.

Si vous prenez dans la forêt des érables tilleuls, frênes etc., de 12 à 15 pieds, et que vous leur coupiez toutes les branches avec une partie de la tige principale, vous êtes sûr de les voir végéter pendant 10 à 12 ans, sans presque profiter, si toutefois ils ne meurent pas auparavant. Tandis qu'avec des arbres de 4 à 6 pieds, pouvant dans l'arrachage leur conserver presque tout leur chevelu, vous n'opérez qu'une taille ordinaire sur les pousses de l'année précédente, et vous les voyez de suite continuer leur croissance sans presque s'en

apercevoir. En amputant des tiges déjà grosses et en enlevant des branches déjà fortes, il arrive souvent que l'arbre ne se refait qu'après des années de blessures considérables. Et dans l'arrachage, il vous est presque impossible de ne pas aussi fort maltraiter souvent les racines d'arbres aussi forts.

Ma propre expérience m'a convaincu qu'on arrive bien plus promptement à une hauteur voulue, ou à l'adolescence si vous le voulez, avec des sujets jeunes, qu'avec des sujets à mi-grandeur.

Je sais qu'avec des précautions toutes particulières et des frais considérables, on peut transplanter des arbres déjà forts pour en jouir plus tôt ; mais c'est là un procédé qui n'est pas à la portée de toutes les bourses, et qui exige des soins que peu de personnes sont aptes à faire observer.

Pour réussir avec les arbres forestiers, ce n'est pas dans le bois qu'il faut aller chercher les sujets, mais dans les taillis, là où ils sont exposés au soleil et aux vents. Du couvert de la forêt au grand air du champ le changement est trop considérable pour ne pas compromettre la santé de vos plants. Ajoutons que les jeunes sujets dans les bois envoyant leurs racines dans une terre constamment humide, sont le plus souvent très-pauvres en chevelu, et par conséquent d'une reprise beaucoup plus difficile.

Faites vos trous plutôt grands que petits, parce que la terre ainsi remuée offrira moins de résistance et plus de sucres assimilables aux racines des plants ; cependant ne craignez pas en plantant de presser la terre fortement du pied sur les racines, parce que cette terre se trouvera encore peu compacte pour résister aux rayons du soleil qui la pénétreront. Il est bon même souvent, dans les endroits ainsi découverts, de mettre un léger paillis sur la racine des arbres nouvellement plantés, pour permettre au sol de conserver plus longtemps l'humidité.

L'ABBÉ PROVANCHER.

Nos pommiers.

Je viens de lire, avec un bien vif intérêt, le rapport de M. Chs. Gibb, d'Abbottford, sur son excursion en Russie, dans le but surtout d'y étudier la culture des arbres fruitiers et d'y chercher des points de comparaison dans la sévérité du climat, la nature du sol, et pour la réussite des mêmes espèces dans notre Province.

Nul doute que la plupart des fruits de ces climats analogues aux nôtres ne pourraient réussir ici, cultivés d'une manière intelligente et rationnelle.

Nos voisins les Yankees, toujours à l'affût de progrès matériels en tout genre, ont déjà tenté l'expérience depuis quelques années, et y attachent une grande importance.

M. Gibb donne de longues listes de pommiers et poiriers fort prisés en Russie, et qu'il a tout lieu de croire pouvoir aussi facilement réussir ici. Je ne pourrais qu'applaudir à ceux qui voudraient tenter l'expérience.

Mais il y a, suivant moi, quelque chose à faire que je jugerais plus avantageux encore et beaucoup plus facile. Ce serait la culture améliorée de nos fruits indigènes et surtout de nos pommiers. Par nos fruits indigènes, j'entends ceux que l'on rencontre partout, qu'on néglige généralement, et qu'on traite comme des sauvageons abandonnés à eux-mêmes, sans les soumettre à la greffe et souvent même sans leur appliquer aucune taille. On rencontre cependant dans ces arbres négligés des fruits d'excellente qualité, en variétés très-nombreuses, qu'on pourrait propager en pépinières avec le plus grand avantage. J'ai vu chez plusieurs cultivateurs dans la côte de Beauséjour, et sur les rives du Saint-Laurent, nord et sud, entre Québec et les Trois-Rivières, de ces fruits indigènes et sans noms qui pourraient avantageusement supporter la comparaison, tant pour la saveur, le volume, la forme, la légèreté de la chair, avec la plupart de nos meilleures espèces des catalogues des pépiniéristes. Et nul doute que soumis à la greffe et à la taille, cultivés avec plus de soin, ces fruits ne puissent encore s'améliorer davantage.

D'ailleurs la plupart de nos pommiers indigènes sont le produit de semis de bonnes espèces qu'on espérait pouvoir acquérir de cette façon. Il est rare que le semis de fruits améliorés par la culture reproduise des espèces identiques, mais rien de surprenant qu'on en obtienne des variétés fort recommandables. Et c'est là tout le secret des pépiniéristes pour produire des espèces jardinières nouvelles.